

L'usage de *antisémite*, *extrême droite* et *résistant*

Michel Onfray

Le miroir aux alouettes. Principes d'athéisme social.

Plon, 2016, 236 p.

Pages 51-56

51

De même que, si l'on veut pouvoir continuer à penser, il faut éviter de recourir à l'insulte définitive (nazi, vichyste, pétainiste, hitlérien, national-socialiste...) tout autant qu'à l'épithète lustrale de résistant, il faut également ne pas utiliser mal à propos le mot *antisémite*. Un antisémite n'est pas autre chose qu'une personne qui déteste les Juifs et le fait savoir haut et clair par ses faits et gestes, par ses paroles et ses écrits, par ses comportements.

Prouver que Freud, comme je le fis dans *Le Crépuscule d'une idole*¹ avec ses propres citations, pensait : que la psychanalyse ne guérit pas, que Mussolini est un héros de la culture, que le psychanalyste peut dormir pendant la séance parce que les inconscients communiquent, que Freud ne soigne pas les pauvres parce qu'ils ont un bénéfice social à la maladie, qu'il sélectionne une clientèle riche et laisse les démunis aux dispensaires parce qu'il a besoin d'argent, qu'il critique abondamment Marx, le marxisme et le communisme, mais nulle part le fascisme ou le national-socialisme — était-ce être antisémite ? C'était oui, franchement oui pour Elisabeth Roudinesco, présentée comme historienne de la psychanalyse, et pour la quasi-totalité de la presse française, sauf *Lire* et *Le Point*, qui l'accompagnait dans l'inauguration à mon endroit de ce mouvement de passage à tabac généralisé dans les médias.

52

C'est ainsi que *Libération* publie un texte de Jean-Luc Nancy, Gérard Bensussan, Alain David, Miche! Deguy, “Le symptôme Onfray”, pour expliquer que, oui, je suis bien antisémite, et que mon succès immérité, ici dans mes publications, là, à l'Université populaire, ailleurs, dans les médias, ne s'explique que parce que je manifeste l'inconscient français qui est antisémite et justifie la Shoah !

Citer Freud chez ceux qui font profession de freudisme, mais ne l'ont jamais lu, c'était donc être antisémite ; avoir le succès et les tirages qu'un professeur d'université n'a pas, bien qu'il parle juché sur les épaules de Derrida depuis des années, c'est aussi être antisémite. Dès lors, c'est être un compagnon de route de ceux qui ont raflé les familles juives avec leurs enfants pour les envoyer dans des chambres à gaz. Pour avoir juste rappelé que Freud, par exemple, écrivait en mars 1933 à Max Ettington qu'il fallait travailler avec les nazis pour éviter que le freudisme ne disparaisse, je serais antisémite ? Mais pourquoi Elisabeth Roudinesco, qui a orchestré cette campagne contre moi, avait-elle alors écrit dans *Retour sur la question juive* que cette compromission de Freud avec le Troisième Reich se proposait de “favoriser une politique de collaboration [*sic*] avec le nouveau régime” ?

¹ Grasset, 2010.

Traiter quelqu'un de *nazi*, le gratifier de l'épithète de *résistant*, en faire pour le salir un *antisémite* sont autant d'occasion de vider ces mots-là de leur sens véritable. La conséquence la plus grave est qu'on ne peut plus traiter de nazi quelqu'un qui l'est

53

véritablement, qu'un antisémite avéré ne peut plus être distingué d'une personne ainsi insultée, qu'un enseignant résistant en peau de lapin peut désormais se faire passer pour Jean Moulin en refusant de communiquer ses résultats d'examen au rectorat.

Il en va de même avec la qualification d'*extrême droite*. Le mot a une histoire ; elle ne coïncide pas avec l'usage contemporain, hystérique et politicard du terme. Il y a une histoire de l'extrême droite, des auteurs d'extrême droite, une pensée d'extrême droite, des journaux d'extrême droite. Il en existe encore au moins un, *Rivarol*, qu'on peut lire pour savoir quel signifié recouvre ce signifiant. On peut aussi compulsier *Minute* pour s'en convaincre.

Restons-en à l'histoire de France : de l'Action française de Maurras dans les années 30 à Égalité et réconciliation d'Alain Soral aujourd'hui, de l'antidreyfusisme de Barrès à l'annonce faite par Renaud Camus qu'un Français ne peut comprendre Racine qu'en justifiant deux siècles de présence sur le sol français, en passant par le Parti populaire français de Doriot, sans oublier les écrits de Robert Brasillach et de Lucien Rebatet (récemment réédité), ou bien encore les auteurs entrés dans la prestigieuse collection de la Pléiade chez Gallimard, Morand, Drieu la Rochelle et Céline, sans oublier le Vichy de Pétain ou l'Organisation de l'armée secrète (OAS) en Algérie, les divers groupuscules régulièrement dissous et reconstitués, il existe une ligne claire de l'extrême droite. Quelle est-elle?

54

L'extrême droite ne croit pas aux élections et fustige la représentation démocratique parlementaire ; elle lutte ouvertement et violemment contre les Juifs et les francs-maçons ; elle recourt à des moyens illégaux : la violence des rues, les attentats, les passages à tabac, les milices armées, l'huile de ricin sous Mussolini ; elle s'appuie sur la tradition catholique ; elle veut une France "fille aînée de l'Église" ; elle enseigne la supériorité de la race blanche et, en son temps, elle justifiait le colonialisme, dont celui de l'Algérie ou, plus récemment, le régime sud-africain de l'apartheid ; elle voue un culte à la virilité du chef et affecte une homophobie qui, ici ou là, ne recouvre pas toujours la sociologie de ses grandes figures ; elle assigne les femmes au mariage, à la procréation, à la famille ; elle est hostile au divorce et à l'avortement ; elle défend l'État fort avec à sa tête une figure dictatoriale dont la seule parole dit la loi et ce contre la délibération parlementaire ; elle ne remet pas en question le capitalisme ; elle voue un culte nationaliste et patriotique au drapeau ; elle refuse en bloc la Révolution française et l'art contemporain. En 2004, les renseignements généraux français estimaient que militants et sympathisants d'extrême droite tournaient autour de trois mille personnes...

Chacun conclura que, si l'on s'entend sur cette définition historique, et non idéologique et non partisane, non politicarde et non électoraliste, l'extrême droite recouvre une réalité historique qui ne correspond pas à la réalité hystérique. Pas plus que Jean-Luc Mélenchon n'est d'extrême gauche avec sa gauche radicale, Marine Le Pen n'est d'extrême droite

55

avec sa droite radicale. Je n'en dirai pas autant de son père, Jean-Marie Le Pen, qui, lui, a été, est, et, jusqu'à son dernier souffle, restera d'extrême droite. Ni même de sa nièce, Marion Maréchal-Le Pen qui n'aime ni le mariage homosexuel, ni le planning familial, ni le programme économique de sa tante.

L'usage incorrect de ces mots, leur abus inconsidéré, leur devenir polémique (l'antisémite) ou hagiographique (le résistant) sont dangereux : en faisant dire n'importe quoi à ces mots, il est devenu impossible de nommer véritablement un certain nombre de choses. Où est l'antisémite véritable là où il est et quand il apparaît? Ainsi, comment nommer Mahmoud Abbas, actuel président de l'Autorité nationale palestinienne qui a soutenu une thèse niant la réalité des chambres à gaz ? Ou bien quel mot utiliser pour caractériser Ahmadinejad quand il propose de rayer Israël de la carte ? Sinon que dire de Dieudonné quand, sous prétexte d'humour, il rend hommage au négationniste Faurisson ? Et les auteurs de crimes et d'attentats antisémites que sont Mohammed Merha qui tue des enfants juifs dans une école juive, Ozar Hatorah, à Toulouse en mars 2012 ou Amedy Coulibaly dans l'Hyper Cacher de Paris en janvier 2015 ?

Comment qualifier les dessinateurs de presse qui, dans les pays non démocratiques, risquent leur liberté, leur vie et celle de leur famille, en faisant leur travail, si un instituteur estime être résistant quand il s'oppose, sans autre risque que celui d'avoir tous les médias

56

à ses pieds, aux directives d'un ministre de l'ancien président Sarkozy ? Que dire des journalistes russes qui ont payé de leur vie l'opposition à Poutine ? De même avec les femmes féministes des pays du Golfe ?

Quel mot pour nommer ce qu'a fait le Norvégien Anders Breivik en abattant froidement 77 personnes et en blessant 151 autres le 22 juillet 2011, de jeunes garçons et de jeunes filles dont le crime était d'être socio-démocrates ? Quelle expression utilisera-t-on quand, hélas, peut-être un jour funeste, des milices d'extrême droite sortiront cagoulées et armées pour tirer sur des musulmans pendant la prière ou sur toute autre personne au nom de leur idéologie d'extrême droite ?

La dérégulation d'une époque s'accompagne de la dérégulation du langage. Quand plus rien ne fait sens, pourquoi les mots le feraient-ils, eux et eux seuls ? Le congédiement de l'histoire et des humanités, des belles lettres et de la lecture, de la mémoire et de la rédaction au profit de l'instant médiatique et du livre écrit par un nègre, de la pensée en moins de cent quarante signes et du triomphe numérique des passions tristes couvertes par l'anonymat, tout cela condamne les mots à mort. Plus besoin de signifiants clairs avec des signifiés précis quand triomphe partout le désir de faire de l'audience.

Or, pour l'audience, les passions tristes font merveille : l'insulte et le sarcasme, l'injure et l'invective, l'outrage et l'offense, la raillerie et l'affront, la vexation et l'humiliation suffisent ; pour l'intelligence et le débat, la raison et la pensée, la réflexion et la discussion, il y avait, jadis, les mots et leur sens enseignés. En ce temps-là, le dictionnaire avait un sens.